

COMMENT STEINER A VU LA PHILOSOPHIE MORALE DE KANT

Il s'avère inutile de chercher chez Steiner une présentation développée de la conception de la morale de Kant sous forme d'un livre dédié. Quand il en traite, c'est généralement dans un contexte plus vaste, comme l'histoire de la philosophie, avec l'objectif d'aller à l'essentiel, au centre de la démarche du philosophe de Königsberg. En effet, pour lui, il s'agit avant tout de se confronter avec Kant sur les fondements philosophiques de la morale, avec la perspective de s'en démarquer en vue de définir sa propre conception centrée sur l'individualisme éthique.

La philosophie morale de Kant ne peut se comprendre sans référence à la façon dont il conçoit la connaissance du monde, à partir de la raison parvenue à maturité. Historiquement, Kant se situe au moment où, avec la connaissance de soi et du monde terrestre, la raison a ébranlé les assurances de la foi vis-à-vis du monde de l'esprit. Dans son opuscule intitulé *L'individualisme dans la philosophie*, Rudolf Steiner résume la situation dans laquelle se trouvait Kant.

« En dépit des courants contraires, la connaissance de soi a toujours progressé. Au moment où elle commença à se poser réellement des questions au sujet de la foi en l'au-delà, apparut Kant. L'examen de la nature du connaître a ébranlé la force de conviction de toutes les preuves qui avaient été imaginées pour étayer une telle foi. On a acquis peu à peu une représentation des connaissances réelles et l'on a percé à jour le caractère artificiel et alambiqué des idées fausses qui étaient censées donner des éclaircissements sur les puissances surnaturelles. Un homme pieux et croyant tel que Kant pouvait craindre que la poursuite sur cette voie ne mènait à la dissolution de toute foi. Son sens profondément religieux devait y voir un grand malheur imminent pour l'humanité. De cette peur de l'anéantissement des représentations religieuses naquit en lui le besoin d'examiner enfin en profondeur la question: qu'en est-il du rapport que l'acte de connaissance entretient avec les objets de la foi? Comment le «connaître» est-il possible, et à quoi peut-il avoir accès ? Telles sont les questions que Kant s'est posées, avec d'emblée l'espoir que sa réponse pût offrir à la foi un appui des plus fermes ¹. »

En tant que philosophe, confiant dans la raison humaine, Kant s'est démarqué en philosophie morale des conceptions anciennes, telles que l'éthique cosmologique des anciens sages et l'éthique théologique de la tradition chrétienne, mais aussi de l'éthique utilitariste en vogue à son époque, comme Luc Ferry le présente dans son ouvrage sur les trois critiques de Kant². Et logiquement, Kant a voulu fonder une morale moderne sur de nouvelles bases, à savoir sur la manière dont il voyait le rapport de l'être humain au monde. Il importe maintenant de jeter un regard sur cette conception, telle que Steiner l'a présentée dans les grandes lignes, ce qui implique évidemment d'aborder en premier lieu la façon de Kant de connaître le monde.

Un monde coupé en deux

Kant a scindé le monde en deux parties: ce que l'on peut connaître et ce qui échappe à l'entendement. Ce que l'être humain peut savoir, outre les mathématiques

qui sont absolument sûres, ce ne sont que des phénomènes accessibles au sens. Cependant, on ne les appréhende pas en dehors de soi, mais à l'intérieur de soi, grâce à une impression venant de l'extérieur. Après avoir cité une phrase de Kant: « *La raison ne puise pas ses lois dans la nature mais les prescrit à celle-ci* », Steiner écrit: « *Lorsque je ressens une couleur rouge, le « rouge » est certes un état, un processus en moi; mais je dois avoir quelque chose qui m'incite à ressentir du « rouge ». Il existe donc des « choses en soi » [qui provoquent de telles incitations]. Cependant nous ne savons rien d'elles, sinon qu'elles existent. Tout ce que nous observons sont des phénomènes en nous. Pour préserver la certitude des vérités mathématiques et des sciences de la nature, Kant a fait entrer dans l'esprit humain la totalité du monde soumis à l'observation. Mais il est vrai qu'il a assigné par là à la faculté de connaissance des limites infranchissables. Car tout ce que nous pouvons connaître ne se rapporte pas à des choses en dehors de nous, mais à des processus en nous, à des phénomènes, selon son propre terme³. » Dès lors, disons-le en bref, au-delà des phénomènes perçus en lui, l'homme ne peut rien connaître. Ainsi en sera-t-il de l'hypothétique « chose en soi » dont il a été dit que Kant la situe au-delà des phénomènes sans pouvoir évidemment rien en dire. Ainsi en est-il également des réalités métaphysiques de Dieu et de l'immortalité de l'âme, ainsi que de la liberté humaine. Situées au-delà des sens, elles sont inconnaissables par la raison humaine. À partir de cette conception on peut bien comprendre que Kant ait rejeté toute la métaphysique [lit. « au-delà du physique, de la matière »] ancienne, entendue comme philosophie de réalités spirituelles. Si Kant est resté sur le plan épistémologique en-deçà de la frontière du monde des sens, cela est dû aux limites qu'il a imposées aux capacités potentielles de la raison humaine.*

À partir de son point de vue dogmatique dans le domaine de la connaissance, Kant s'est trouvé dans une sorte d'impasse. En effet, comment concilier l'appréhension de réalités métaphysiques avec une incapacité de connaître un monde suprasensible? Comment relier ses convictions en tant que croyant tenant à Dieu et à l'immortalité de l'âme, en voulant de surcroît que l'homme fasse le bien, avec l'impuissance de la raison à trouver le chemin de ces réalités? Et comment fonder une morale dont on sait par expérience que ses principes ne peuvent provenir de la nature et du monde sensible ? Le chemin que Kant proposera ne devait pas ressortir de la raison pure, de la connaissance rationnelle, mais bien de la raison pratique. Dans son ouvrage sur l'histoire de la philosophie, directement à la suite du texte précédemment cité, Rudolf Steiner a donné une présentation très éclairante de la démarche de Kant en matière de morale. Ce texte mérite d'être présenté dans son entièreté.

« Or les objets des plus hautes questions que se pose la raison : Dieu, la liberté, et l'immortalité ne peuvent jamais entrer dans le monde des phénomènes. Nous voyons en nous des phénomènes ; nous ne pouvons pas savoir si ceux-ci proviennent en dehors de nous d'un être divin. Nous pouvons percevoir les états que connaît notre âme propre. Mais ceux-ci aussi ne sont que des phénomènes. Une âme immortelle et libre est-elle agissante derrière eux? Cela reste caché à notre connaissance. Sur ces « choses en soi », notre connaissance ne dit absolument rien.

Elle ne décide en rien de la vérité ou de la fausseté des idées que nous en avons. Si, en outre, nous avons par un autre côté une quelconque perception de ces choses, rien ne s'oppose à ce que nous en admettions l'existence. Seulement, nous ne pouvons rien savoir à leur sujet. Or il existe un accès à ces vérités suprêmes. C'est la voie du devoir, qui dit en nous bien haut et distinctement : tu dois faire ceci ou cela. Cet « impératif catégorique » nous impose une obligation à laquelle nous ne pouvons pas nous soustraire. Mais comment serions-nous en mesure de satisfaire à une telle obligation, si nous n'avions pas une volonté libre ? Nous ne pouvons certes pas connaître la nature de notre âme, mais il nous faut croire qu'elle est libre afin qu'elle puisse obéir à la voix du devoir qui parle en elle. Ainsi, nous n'avons pas la même certitude de la connaissance à propos de la liberté qu'à propos des objets de la mathématique et de la science de la nature ; mais nous avons en revanche une certitude morale. Suivre l'impératif catégorique mène à la vertu. Par la vertu seule, l'être humain peut atteindre ce à quoi il est destiné. Il devient digne du bonheur. Car sa vertu n'aurait sinon ni sens ni signification. Mais pour que le bonheur soit lié à la vertu, il faut qu'un être soit là qui fasse du bonheur une conséquence de la vertu. Cela ne peut être qu'un être intelligent, qui détermine la valeur suprême des choses, Dieu. Par l'existence de la vertu, son effet, le bonheur, nous est garanti et par celui-ci, à son tour, l'existence de Dieu. Et parce qu'un être du monde sensible tel que l'être humain ne peut atteindre le bonheur parfait dans ce monde imparfait, son existence doit aller au-delà de cette existence liée aux sens, c'est-à-dire que l'âme doit être immortelle. Comme par enchantement, Kant fait sortir, de la croyance morale à la voix du devoir, ce sur quoi nous ne pouvons rien savoir. [l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme...] Ce fut le profond respect du sentiment du devoir qui reconstruisit pour lui un monde réel lorsque le monde observé fut ravalé au rang de simple monde intérieur sous l'influence de Hume⁴.» Comme nous pouvons le voir, pour construire une morale qui s'appuierait sur des idées comme celle de Dieu, Kant a dû quitter le champs du connaître rationnel, pour rentrer dans celui de la croyance, et concevoir une métaphysique qui reprenait finalement des thèmes identiques à ceux de l'ancienne métaphysique qu'il avait récusee. De plus, il faisait de la liberté humaine, dont il avait besoin pour concevoir la réalisation d'un bien, une réalité dépendant du devoir moral, donc une liberté sous condition.

Des réalités suprasensibles selon Kant

Contrairement à Kant, pour Steiner, la conception de la morale ne devrait pas d'abord épouser une autre voie que celle de la pensée. De par son expérience de connaissance directe du monde de l'esprit, il savait que l'être humain pouvait accéder, par lui-même, non seulement à la vision, mais à la compréhension de ce monde. De plus, il considérait, également par expérience, que l'homme n'était pas réduit, dans son effort de connaître le monde, à enregistrer seulement des perceptions sensibles car, par sa capacité pensante, il était en mesure d'ajouter un contenu idéal à de telles perceptions. Par là, il pouvait déjà concevoir l'existence d'un contenu suprasensoriel. Mais Steiner a fait plus et c'est là toute son originalité. Il a conçu une

forme de penser capable d'atteindre l'essence des phénomènes de la nature, résidant au-delà des apparences sensibles, qui s'accorderait avec son expérience du monde suprasensible. Dès sa quinzième année, il en a saisi le point de départ, comme il le rapporte dans son autobiographie. « *Je me disais : pour que l'âme puisse admettre l'expérience du monde de l'esprit [ce qui était son cas], il est indispensable aussi de développer une pensée capable d'accéder à l'essence même des phénomènes naturels [c'est à dire d'accéder à l'esprit présent dans la nature].* » De la sorte, le suprasensible pourrait être atteint de deux côtés : la nature et le monde de l'esprit. Peu après sa découverte de Kant, grâce à la lecture de *La Critique de la raison pure*, il précise son pressentiment de l'étendue que peut prendre la faculté de penser. « *J'étais sans cesse préoccupé par l'étendue de la faculté de penser propre à l'homme. Je pressentais que la pensée pouvait être développée et devenir une force capable d'embrasser véritablement les choses et les événements du monde [à savoir tous les phénomènes, les sensibles comme les suprasensibles]. Imaginer une « matière » qui resterait en dehors de la pensée et dont nous n'aurions qu'un simple « reflet », cela m'était insupportable. Je me répétais sans cesse à moi-même : le contenu des choses [de la totalité de l'univers] doit pénétrer dans la pensée de l'homme⁵.* » À cette époque, il précise qu'il se heurtait à Kant sans pouvoir exprimer un élément de désaccord ni avoir la possibilité de le critiquer. Mais les germes de la critique kantienne étaient déjà présents.

Par la suite, Rudolf Steiner a intensément travaillé à élaborer cette forme du penser capable d'atteindre l'essence des choses, dans ses ouvrages philosophiques, au premier rang desquels il faut compter sa *Philosophie de la liberté*. Nous sommes là en présence d'une façon originale de dépasser Kant, à partir de la raison humaine, développée et approfondie de manière telle qu'elle peut accéder peu à peu à un domaine situé au-delà des sens. Au postulat dogmatique kantien des limites de la connaissance répond la démarche créatrice de Steiner pour forger ce penser capable de percer le voile du monde des sens. Fort bien, mais qu'en est-il de la morale?

La conception de la morale chez Rudolf Steiner

Dans son premier ouvrage, traduit en français sous le titre «*Une théorie de la connaissance chez Goethe*», Rudolf Steiner a écrit un chapitre consacré à la liberté. Là, il établit un parallèle entre un penser dogmatique et un agir contraint d'une part, un penser et un agir libres d'autre part. Tout part du penser qui exerce nécessairement une influence sur la façon dont on conçoit les actes. « *Notre point de vue quant aux sources du connaître ne peut rester sans influence sur la compréhension de nos actions pratiques. L'homme agit, en effet, selon des déterminations qui existent en lui, sous forme de pensées. Ce qu'il accomplit s'oriente selon des intentions, des buts qu'il se propose. Mais il est bien évident que ces buts, ces intentions, ces idéaux, etc. porteront le même caractère que le reste du monde des pensées de l'homme. De sorte que la vérité pratique qui découle de la science dogmatique a un caractère essentiellement différent de celle qui résulte de notre épistémologie. Si les vérités auxquelles l'homme accède dans la science sont conditionnées par une nécessité*

objective ayant son siège hors du penser, il en sera de même des idéaux sur lesquels il fonde son agir. L'homme agit alors d'après des lois dont le fondement concret lui échappe : il se représente une norme qui, de l'extérieur, ordonne son agir. Or ceci caractérise le commandement que l'homme doit observer. Le dogme en tant que vérité pratique est commandement moral⁶.» À la lecture de ce texte, qui décrit l'agir de l'homme comme résultant de l'obéissance à une norme extérieure à lui, on reconnaîtra aisément la morale de Kant, précédemment exposée, bien que celui-ci ne soit pas ici nommé. Ces propos de Steiner constituent un préalable à l'exposé qu'il fait de sa propre conception de la morale, à partir de sa théorie de la connaissance, qui est à l'opposé de celle de Kant. *« Il en va tout autrement lorsqu'on prend pour base notre épistémologie. Celle-ci ne reconnaît pas d'autre fondement aux vérités que le contenu même des pensées qui les constitue. Si donc un idéal moral vient à exister, c'est alors la force intérieure résidant dans son contenu qui dirige notre agir. Ce n'est pas parce qu'un idéal nous est donné en tant que loi que nous agissons d'après lui, mais parce que cet idéal, en vertu de son contenu, agit en nous et nous guide. L'impulsion pour agir ne réside pas en dehors de nous, mais en nous...Le vouloir est souverain. Il accomplit simplement ce qui, en tant que contenu de pensées, vit dans la personnalité humaine. L'homme ne se laisse pas imposer des lois par une puissance extérieure ; il est son propre législateur⁷.»* Ceci étant posé, nous pouvons mieux comprendre, d'une part le rôle central joué par la liberté, active ici dans l'acte même par lequel l'être humain se donne ses propres lois, et d'autre part la différence fondamentale entre les conceptions de Kant et de Steiner en matière de morale. Cette différence apparaît de façon lumineuse au neuvième chapitre de *La philosophie de la liberté*.

« Lorsque Kant dit du devoir : « Devoir ! Nom sublime, nom grandiose, qui ne contient en toi rien d'aimable et recelant la flatterie, mais qui exige la soumission », toi qui « établis une loi (...) devant laquelle se taisent toutes les inclinations, même si en secret elles agissent à son encontre », l'homme qui parle à partir de la conscience de l'esprit libre lui répond : « Liberté ! Nom accueillant, nom humain, toi qui contiens en toi tout ce qui est cher à la moralité, que mon humanité estime au plus haut point et qui ne fais de moi l'esclave de personne, toi qui ne te contentes pas de poser une loi, mais qui attends ce que mon amour moral reconnaîtra lui-même comme loi, parce qu'en face de toute loi qui ne lui est qu'imposée, il se sent non libre⁸. » Y aurait-il eu depuis lors plus belle déclaration d'amour à la liberté pour notre temps et pour l'avenir de l'humanité ?

Antoine Dodrimont

Section d'anthroposophie générale de l'École de science de l'esprit

Notes :

Toutes les mentions entre [] dans les citations constituent des indications personnelles pour expliciter les textes cités.

1. Rudolf Steiner, *L'individualisme dans la philosophie*, dans *Morale et liberté, Textes sur l'éthique 1886-1900*, Ed. Triades, p. 72.

2. Luc Ferry, *Kant. Les trois morales*, Ed Grasset, p. 84-102.

3. Rudolf Steiner, *Les énigmes de la philosophie*, EAR, T.1, p. 154
4. Ibid., p. 154-156.
5. Rudolf Steiner, *Autobiographie*, EAR, Vol. I, p. 45 et 47.
6. Id., *Une théorie de la connaissance chez Goethe*, EAR, p.132-133.
7. Ibid., p. 133.
8. Rudolf Steiner, *La Philosophie de la liberté*, Ed. Novalis, p. 168